Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. . . 2(c. Réclames: " . . . 30 c. Faits divers: " . . . 50 c.

Faits divers: " . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE ET C'e, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à

Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. : 13.50

Six mois. . . 26.** Un an . . . 50.>> Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,

La France et l'Etranger, les frais de poste Le prix des Abonnements est payable d'avance. - Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Les abonnements et les annonces pour le Journe Roubairsont reçus :

A Reubaix, aux bureaux u journal.
A Tourcoing, rue d'Havré, 25.
A Lille, à la succuralede l'Agence Have de la Gare et aux bureaux du Mémorial, Place, (entrés par les débris Saint-Étienne).

A Armentières, rue de Lille. A Paris, aux bureaux de l'Agence Havas, plac de la Bourse, & ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 1er MAI 1882

Bulletin du Jour

Nous avons annonce hier a nos lecteur que la commission du budget avait passe

ses vacances sans rien faire.

Convenons en revanche que la commission du recrutement a abattu de la besogne; reste à savoir si c'est de la bonne besogne.

A vrai dire, la commission en question n'a obèi jusqu'ici qu'à un seul sentiment ses vacances sans rien faire.

Là comme ailleurs, on a tenu avant tout à faire de l'égalité, à pousser tout le monde indistinctement sous un seul et même niveau : nous voulons parler du service de trois ans, sans exceptions, sans dispenses d'aucune sorte, ou peut s'en faut.

s'en faut.
Ce système est surtout prôné par M.
Gambetta; inutile d'ajouter qu'il ne l'a
pas trouvé tout seul, nos républicains
sachant parfaitement, qu'on nous permette le mot, où le bât les blesse sous ce

rapport.
Ils achèvent la liquidation de leurs vieilles professions de foi ; ils écoulent le solde de leurs boniments électoraux ; ils font place nette, pour pouvoir se mettre dans des meules nouveaux, les preions event esser de leurs de anciens ayant cessé de plaire.

Que n'avaient-ils mas promis au suffrage universel, lorsqu'ils faisaient le pied de grue au seuil de la carrière politique!
Ils lui avaient d'abord promis l'abolition des armées permanentes.

Vous comprenez bien, lecteur, que voilà un billet impayé qui les gêne lorriblement; car moins que jamais il peut être question de mettre la clef sous la porte de nos casernes.

Aussi des voit-on qui réduisent le plus possible le temps du service militaire.

Moins il y aurafd'années de présence sous les drapeaux, et plus ils seront en droit dedire à leurs électeurs: « Nous vous avions promis l'abolition des armées permanentes; attendez un peu, et commençons par réduire la durée du service; le reste viendra plus tard, si

mees permanentes; attendez an peu, ecommençons par réduire la durée du service; le reste viendra plus tard, si Dieu prête vie à la République. Tel est le langage que nos députés tiennent à leurs commettants; et nous n'avons pas besoin d'ajouter que, ce faisant, nos honorables rendent à tous ces previences un bien mauvais service.

sant, nos honorables rendent à tous ces braves gens un bien mauvais service. Car la question n'est pas de savoir combien de temps on passera dans les casernes ou dans les camps ; il s'agit, en réalité, d'un point bien autrement important : le salut de la patrie. Et, grâce au système que la commis-sion du recrutement semble être en train d'épouser, il arrivera que bientôt nous n'aurons plus de soldats du tout.

BUREAUX: RUE NEUVE, 17

indépendante et courageuse s'élèvera dans le Parlement.
Cette voix dira la vérité au pays.
Elle lui démontrera, non seulement qu'on ne fait pas une bonne armée en trois ans, mais encore que l'intérêt civil exige, tout comme l'intérêt militaire, qu'on en revienne aux anciens systèmes; nous voulons parler de cette loi de 1832, qui non seulement assurait au pays des cadres tout prêts à se plier aux nécessités de la défense nationale, mais qu'i.encore, laissait au génie de nos nationaux ample liberté de se développer dans toutes les carrières où on l'avait vu faire merveille jusqu'alors. jusqu'alors.

LA PRESSE RADICALE ET LE DISCOURS DE M. PASTEUR

M. Pasteur a osé, en pleine Académie earler de l'Infini! Les libres-penseurs dont nous jouissons le comprennent pas cette audace, et ils si-coalisent pour le lui faire payer le plus che possible.

coafisent pour le lui taire payer le plus cher possible.

Dans la République de Rabagas, on donnait cinquante centimes chaque fois que l'on prononçait le nom de Dieu. Dans celle de M. Grévy. le Malin, comme le qualifie M. Henry Maret, la somme doit être beaucoup plus forte pour le savant assez téméraire pour faire remarquer que dans l'énoncé de le leurs problèmes les positivistes mettent de côté l'Infact.

C'est M. Camille Pelletan et M. Sarcey qui se chargent ce matin de l'exécution de M. Pasteur.

La Justice disait hier que M. Pasteur est une mediocre portée intellectuelle « et qu'il exploite le filon clérical : « Jamais savant ne fut accommodé comme

casernes ou dans recadilité, d'un point bien autrement important : le salut de la patrie.

Et, grâce au système que la commission du recrutement semble être en train d'épouser, it arrivera que bientoit nous n'aurons plus de soldats du tout.

Voilà pour nos intérêts militaires : de nos intérêts civils, inutile même d'en parler.

Comment veut-on en effet qu'ils soient sauvegardés en tout ou même en parties iv ous abolissez le volontariat d'un an si vous ne créez plus de dispenses, si vous faites passer tout le monae, en un mots, ous le niveau égalitaire.

Ah ! il aura été bien inutile que le peuple le plus spirituel de la terre mais le peuple le plus expert dans toutes les sciences et dans tous les arts, si tout à coup vous vous mettez, par un senti-Voilà pour nos intérêts militaires : de nos intérêts civils, inutile même d'en parler.

Comment veut-on en effet qu'ils soient sauvegardés en tout ou même en parlie, si vous abolissez le volontariat d'un an si vous ne créez plus de dispenses, si vous faites passer tout le monne, en un mots, ous le niveau égalitaire.

Ah ! il aura été bien inutile que le peuple le plus expert dans toutes les sciences et dans lous les arts, si tout à coup vous vous mettez, par un seufire ment d'équité mal entendue, à l'entraver de M. Pasteur, et de son « Influi » avait au veillante sur les faites passer le relevant de sex piecens si vous faites passer tout le monne, en un mots, ous le niveau égalitaire.

Ah ! il aura été bien inutile que le peuple le plus expert dans toutes les sciences et dans lous les arts, si tout à coup vous vous mettez, par un seufirement d'équité mal entendue, à l'entraver de M. Pasteur, et de son « Influi » avait au veillante sur les interiers de laique une indemnité annuelle de les pour les de fire pour de son la sour de pour les de licisme de role ceutre. Qu'au sortir de son la 18:00 francs.

Par exemple, il s'est bien gardé de dire comment il serait possible d'organiser, au sur cette ans cous en surveillance sérieuses une il serait possible d'organiser.

MIN. Il rend de si grands services à tout un mode qui n'a vieu prive acce la science, de professer ce de mount at chadque sur veillante laique une indemnité annuelle de les commode que protraite de sexpériences scientique son la dire, avait au sur cette afre du de sex fiecens.

MIN. Il rend de si grands services à tout un conscile a reive se conditions, une surveillance sérieuse sur les jeunes et veille sur les son sur les contiers aveille de la tere comment en veille, et an noutile de la tere comment en veillante son la son card de dire comment il serait possible d'organiser.

Les affectours de sexpériences se tout un des ses fiecens.

MIN. Il rend de si grands services à tout un condemnité annuelle de la tere de vous se vive se sur les jeunes et de so

dans les professions et métiers où il avait établiqusqu'ici sa préémimence sur les autres nations!

Si encore l'intérêt militaire exigeait ce sacrifice!

Si encore comme nous le disions tout à l'heure, le salut de la patrie voulait qu'il n'y eut plus d'autre art en France que l'art de la guerre!

Mais n'avons-nous pas démontré qu'on ne peut pas plus faire un bon soldat en trois ans, qu'on ne ferait, dans le même laps de temps, un avocat ou un médecin?

Quel est votre but alors ? ou plutôt à quelle contrainte obéissez-vous, quand vous essayez de fâire prévaloir un systeme dont vous connaissez mieux que personne les points faibles?

Hélas! nous l'avons dit. il y a le passe à liquider, ce passe tout débordant d'engagements qui n'ont pas été tenus,

Vous aviez promis d'abolir les armées permanentes et de supprimer les impôts.

Quel est donc l'impôt que vous avez supprimé?

Aussi espèrons-nous bien qu'une voix indépendante et courageuse s'élèvera dans le Parlement.

Cette voix dira la vérité au pays.

Elle lui démontrera, non seulement qu'on ne fait pas une bonne armée en qu'on ne fait pas une bonne armée en qu'on ne fait pas une bonne armée en cours à luis siècnes, qui a fait entendure que celui qui se gene. Aussi espèrons-nous bien qu'une voix gene, dans cette vie, pour donner libre tement que tout ce qu'il promettait à la trendu que la siècne, qui a fait pas une bonne armée en cours a luis de la fit pas une bonne armée en cours à luis ses vices, à toutes ses pas-cions, and in tentendre aux consciences des matérialismes de l'exadémie, le passe d'ans cette vie, pour donner libre tement que tout ce qu'il promettait à la trendu que la siècne, a dit très nettement que tout ce qu'il promettait à la viex le viex pour de l'alent.

Cette voix dira la vérité au pays.

Elle lui démontrera, non seulement qu'une ne répressions que l'interêt militaire, qu'on en revienne aux ancients systèmes; nous voulons parler de cette loi de 1832, qui nou goulement assurait aun pays des l'exades profes le rous au l'exade profes l'exades pro

égard pour la science, le génie, et meme pour le talent.

M. Renan, en parlant du matérialisme, a donc fait comprendre d'un mot qu'à ses yeux le positivisme était une bétise exploi-tée par les habiles.

Il a dirigé un trait acéré contre ces hom-mes, qui, comme Littré, « vivent en saint» et repoussent la fortune.

« Un jour qu'on le pressait :

» Je ne peux rien accepter, dit il : en ce moment ce sont mes idées qui triom-» phent. »

phent. • M. Camille Pelletan a-t-il compris ?

M. Reman est peut être un matérialiste : M. Renan est peut être un matérialiste : lui même n'en est pas sûr. En tout cas, et c'est ce qui ressort de cette séance, il n'en est pas fier : son talent en est comme hu-milié, il ne l'a pas caché.

LA LAICISATION DES HOPITAUX DE PARIS

Nous recevons la lettre suivante :

Nous recevons la lettre suivante:
Paris, le 27 avril 4882.

Monsieur le directeur.
Rendons justice à M. Quentin. Il a compris que les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ne pouvaient, dans la situation qu'il leur a faite, rester plus longtemps à l'hôpital Tenon. Elles viennent de recevoir conge pour la fin de mai prochain.
Le conseil municipal sera content de lui. Mais comment un pavillon, bâti pour des religieuses, pourra-t-il, en un mois, être transformé et approprié à l'usage des surveillantes laiques? C'est le secret de cet labile administrateur. Peut être se propose-t-il de faire commeà l'hôpital de Lourcine, où le quartier des religieuses se trouvant absolument insuffisant pour des surveillantes laiques, on a décide que ces dernières iraient loger en ville. C'est du moins ce que M. Quentin lui même a fait connaître au conseil de surveillance. Il n'a pas craint d'ajouter que l'administration pourvoirait aux dépenses néc. ssitées par cette mesure, en allouant à chaque surveillante laique une indemnité annuelle de L800 francs.

(Union du 20 avril). Elle a paru si néces-saire, que c'est à ce sujet qu'a eu lieu, au conseil de surveillance, le vote dont nous avons parlé et dans lequel cette me-sure a été repoussée par neuf voix seule-ment contre sept.

Il ne faut pas s'étonner, d'ailleurs, de c refus d'enquète ; car, en dépit des efforts de M. Quentin, elle aurait mis dans une telle évidence les inconvénients moraux et matériels de la laïcisation des deux hôpitaux, que le conseil de surveillance l'aurait sans doute jugée impraticable.

Ainsi, on aurait tout d'abord rencontré l'opposition des médecins de l'applial Te-non qui, l'an dernier, ent tous protesté contre la laicisation des hópitaux par la lettre sui agle, que nous retrouvons dans la France médicale:

Paris, le 8 mars 1881.

Monsieur le directeur général, Le conseil de surveillance vient de décider le emplacement des Sœurs par des surveillantes

Nous regrettons qu'une telle décision ait été prise sans consulter le corps médical des hôpi-

taux. Nous regrettons surtout cette décision elle

Nous regrettoms surtout cetté décision elle-même.

Les Sœurs ont fait leurs preuves ; nous témoi-gnons de leur dévouement aux malades, de l'ordre qu'elles maintiennent dans les salles. Nous ignorons ce que seraient leurs rempla-çantes.

Le renvoi des religieuses serait donc une im-prudence et une ingratitude. Nous ne voulons pas nous y associer en acceptant tacitement le fait accompli.

Delens, chirurgien de l'hópital Tenon:

— Henri Huchard, Rendu, Sevestre
Siraus, Tenneson, médecins de l'hó
pital Tenon.

straus. Tenneson, médecins de l'ho
pital Tenon.

Il y a un an que cette lettre a été a dres
sée à M. Quentin lui-même, nous ne ferons
pas aux honorables signalaires l'injure de
croire qu'ils ont changé d'avis.

Nous n'avons pas le temps de rechercher si les noms des médecins de Lourcine
figurent parmi les nombreuses protestations du corps médical; mais, dans les
conditions ou cet hôpital va être laicisé,
nous ne eraignons pas de mettre M. Quentin au défi d'obenir leur approbation.

Si quelques médecins ont pu hésiter,
l'année dernière, à joindre leur signature à
celles de leurs confrères, c'est que l'expérience du service laique ne paraissait pas
encore suffisamment faite. Mais depuis
deux ans, trois grands hôpitaux (Laënnec,
la Pitié et Saint-Antoine), comprenant ensemble 1,920 lits, ont été laicisés; deux
grands hospices (les Ménageset La Rochefoucauld), comprenant ensemble 1,707 lits,
ont été laicisés; enfin, trois maisons de
retraite (Lenoir-Jousseran, Boulard et Devillas), comprenant ensemble 1881 lits, ont
été laicisés. Au total, 8 établissements
comprenant ensemble 3,810 lits. Le
champ d'expérience est assez vaste. Qu'at-on récolté dans l'intérêt des malades et
du service hospitalier?

M. le docteur Desprès signalait, daus sa
dernière lettre, « le gaspillage contre lequel il a fallu se prémunir à l'hôpital SaintAntoine, « depuis sa laicisation, et « les
accouchements de surveillantes laiques
ont manque à leur service par différentes
causes, toutes imputables à leur état de
femmes mariées, à leurs devoirs de mères
de famille.

Nous savons aussi que l'an dernier, peu
de de leurs savons aussi que l'an dernier, peu
de de leurs savons aussi que l'an dernier, peu
de de leurs savons aussi que l'an dernier, peu

remmes mariees, a leurs devoirs de mères de famille.

Nous savons aussi que l'an dernier, peu de temps après la laicisation de l'hospice des Ménages. M. Quentin s'est vu dans la dure nécessité de revoquer trois surveillantes qui avaient gravement (on peut le croire), manqué à leurs devoirs. Et nous sommes loin de tout savoir ou même de pouvoir dire tout ce que nous savons.

Mais nous en avons dit assez pour laisser voir combien l'enquête préalable vainement réclamée par les sept membres du conseil de surveillance, était indispensable. On disait autrefois en pareil cas : Ah! si le roi le savait! Anjourd hui on ne voudrait pas dire : Ah! si le ministre le savait! car tout le monde sait que M. Goblet a peur du conseil municipal.

Un ancien Administrateur

Un ancien Administrateur des Hospices.

LA SANTÉ DU PAPE

Vous m'avez demandé ce qu'il y a de y a longtemps qu'on n'a vu Léon XIII sup-porter aussi allègrement l'énorme travail qu'il s'impose. Voici ce qui a dù donner ieu au bruit dont vous m'avez envoyé

'écho Sa Sainteté n'aime pas à donner des audiences, parce qu'elles lui prennent un temps précieux et la soumettent à une fa-tigue fastidieuse. Ces jours-ci, elle a reçu s'est fait ce le Roi Charles de Wurtemberg; le Prince Henri de Prusse, petit-fils de l'Empereur Guillaume: M. Von Schlæzer, ministre plé nipotentiaire de S. M. Prussienne; sa nièce la contessina Anna Pecci, à l'occasion de son mariage avec le marquis Canali.

Les visites du Roi Charles et du Prince Henri ont produit une impression considérable sur le monde politique. On y voit les premiers fruits des efforts de Léon XIII pour intéresser les Puissances à l'intolé rable condition du Saint-Siège.

M. Von Schleezer a la réputation d'un diplomate distingué. Mais il ne paye pas de mine. Sa tournure pesante et vulgaire de lui a nas conquis la fevent de l'un pas conquis la fevent de l' ne lui a pas conquis la faveur des Romains. Pourtant, l'on prétend qu'il a déjà obtenu la Secrétairerie d'Etat qu'elle recom-mandât au clergé d'Alsace-Lorraine la sou-

mission à l'Allemagne. La contessina Anna Pecci est fille du comte Giambapttista Pecci, décédé il y a environ deux ans, et dont Sa Sainteté le Pape Léon XIII est le frère cadet. Elle est née le 11 janvier 1857. Elle a deux frères plus âgés qu'elle : Ludovico et Ca millo ; et un frère et une sœur plus jeunes: Riccardo et Maria. Elle est petite, assez

forte, très brune, la figure un peu plate. Léon XIII a mis dans sa corbeille d noces un diadème en diamants, et S. E. le cardinal Jacobini, un collier de perles. Sa Sainteté a fait, en outre, présent au marquis Canali, d'un tableau en mosaïques le la célèbre fabrique du Vatican, et d'un beau reliquaire. Je vous énumère ces ma

gnificences, en style romain.

Je ne sais pas où certains journaux ont pris que les jeunes époux étaient richissi mes. Don Ludovico a reçu en dot 12,000 écus romains (l'écu romain vaut 5 francs 35 centimes), et je ne sache pas que donna Anna ait reçu davantage. Quant au mar quis Canali, sa fortune est des plus mo

Ludovico était fiance à M¹¹⁶ Vittoria Ludovico était fiance à M¹¹⁶ Vittoria Zaccheo, lorsque son oncle fut étu Pape. Quelques amis le pressèrent de rendre sa parole à celle dont il s'était fait aimer, en lui représentant qu'il pourrait faire un lui représentant qu'il pourrait faire un plus brillant mariage. Mais Léon XIII n'en-tendit pas de cette oreille, et M¹¹e Vittoria Zaccheo est devenue la comtesse Ludovico

Toutes ces audiences, ou solennelles ou ntimes, ont imposé un surcroit de travail et de fatigue à Léon XIII qui, afin de pou-voir reprendre haleine et se remettre au courant des affaires, a fait jusqu'à nouvel ordre fermer ses portes au pélerins et aux curieux qui n'ont rien d'intéressant à lui MILLEFIORE

UN INCIDENT CURIEUX

Sous ce titre: Un Skobeleff français, Sous ce titre: Ch. Shooten, Prançase, 19 Prorgane attitré de M. de Bismarck, la Gazette de l'Allemagne du Nord, vient de publier un article dont les données, signalées des avant-hier par les journaux glais, nous ont paru si invraisemblables

que nous avons jugé nécessaire d'en conrôler l'authenticité sur l'original même. C'est ce que nous avons fait hier, et nous nous sommes convaincus qu'en effet l'artivrai dans les fâcheuses nouvelles qu'on a cle signalé dans les dépêches anglaises a fait courir à Paris sur la safté du Pape. Il été lancé à Berlin par le porte-voix du

OFFICE DE PUBLICITE.

chancelier. Voici ce qu'avance la Gazette de l'Alle magne du Nord, et ce que nous reprodui sons sous toute réserve et en espérant qu'un démenti immédiat sera opposé aux affirmations plus qu'étonnantes du journal

« Le général marquis de Galliffet, qui s'est fait connaître à l'étranger par ses relations avec M. Gambetta, semble ambi-tionner une place marquante parmi les ad-

tionner une place marquatre parin les aversaires du cabinet Freycinet.

J'apprends de bonne source — c'est le correspondant parisien de la Gazette, qui parle — qu'à l'occasion d'un grand diner réunissant plusieurs officiers supérieurs avec quelques membres du cercle fréquenté par le général Galliffet, ce dernier Vient de se plaindre, avec la vivacité qui lui est particulière, de ce que le ministère actuel ne savait pas sauvegarder la dignité de la

France vis-à-vis de l'étranger.

• Pour justifier ce verdict, le générai raconta à ses convives que le prince de Hohenlohe, ambassadeur allemand à Paris s'efforcait, depuis des semaines, d'amener M. de Freycinet à signer un traité par lequel l'Allemagne garantirait à la France l'intégrité de son territoire en Europe et en Afrique, à la condition que la France s'engageât à réduire l'effectif de son armée ct à ne conclure d'alliance avec aucune autre puissance.

· Tous les assistants se montraient vivement surpris de cette étrange révélation. Interrogé comment il avait pu apprendre ces choses curieuses, M. de Gallisset répondit brièvement et carrément que la nou velle devait être authentique et indubitable puisqu'il la devait à.... M. Gambetta luinême dont la rentrée au gouvernement serait absolument nécessaire, à moins qu'on ne voulut faire perdre tout prestige à la France. »

Nous avons reproduit textuellement les affirmations du journal berlinois, et nous lui en laissons toute la responsabilité.

INSTRUCTION LAIQUE

Quoi, ces curés et leurs vicaires Fernient la loi dans nos foyers! Quoi, ces assassins de nos peres, seraient un jour nos meurtriers. Car ces cafards de ville race Sont nés pour êtres inquisiteurs, A la porte les imposteurs. Place à la République, place!

Tremblez, coquins, cachez-vous: traîtres, Premoter, coquins, cachez-vous. It pisparaissez loin de nos yeux. Le pauple ne veut plus de prêtres, Patrie et lui, voita es dieux! Assez de pratiques nialses, Les vices sont vos qualités. Vous réclamez des libertés; Il n'en est pas pour les punaises.

Citoyens, poursuivens les crimes De ces immondes calotins. N'ayons pitlé que des victimes Que la foi transforme en cretima Mais les voleurs, les hyperites. Mais les gros moines fainéants Mais les escrocs les charlatans, Pas de pitlé pour ces Jésulies!

FEUILLETON DU 2 MAI

LE BLEUET

PAR GUSTAVE HALLER

C'était une blonde toute jeune, mais bonne à marier, comme disent les paysans. Quoique, dans notre Alsace, tout le monde soit blond, je ne me souviens pas d'avoir vu des cheveux comme ceux de cette de moiselle. Ils étaient disposés avec une grâce toute singulière et s'animaient çà el là de nuances argentées. Elle avait de grands yeux d'acier, au regard hautain et attractif. Enfin, elle était si ravissante que je restai sous le charme de sa beauté. Mais pourquoi pouvait-elle rire de ce qui m'attristait?

Je revis le lendemain Mlle Augusta. Elle se promenait dans le jardin qui sépare la maison de l'eau dormante. Sans doute un peu poussée par l'ennui, elle y vint bientôt tous les jours. Quoique ne la cherchant pas, je la trouvais souvant, trop souvent, car je finis par ne plus voir qu'elle...

La culture de nos terres paraissait inte-

La culture de nos terres paraissait inte resser M. le duc de B... et il en causait quelquefois avec moi. Un jour, je finis par amener la conversation sur la belle Au-

propriétaire.

Je me disais cela, mais je ne me croyais pas. D'ailleurs, si Mile Augusta ne me therehait pas, elle ne me fuyait pas non plus; souvent elle venait rejoindre son oncle quand elle le voyait avec moi. plus : souvent elle venait réjoindre son oncle quand elle le voyait avec moi.

Le voulus alors trouver en elle d'autres défauts que la fierté. L'y parvins sans peine. Elle me parut futile, légère et disposee à n'aimer jamais personne. Le crus que ces imperfections detacheraient d'elle ma pensée, Mais non !... Je lui otai de mon estime sans parvenir à rien changer a l'amour qu'elle m'inspirait. La raison m'eclairait sans chasser la passion qui m'avait cenvali. Malgre la distance qui nous séparait, malgre les révoltes de ma raison, il ume fut bientoi impossible de ne pas songer à Augusta, toujours. Elle m'avait bouleverse, pris, et je ne pouvait pas me reprendre. C'etait un maître qui m'avait jeté à ses pieds comme un esclave, et je sentais que je ne pourrais jamais me relever. Il m'y avait plus de lutte possible.

Honteux de ma faiblesse, impuissant à me dominer, je quittai Breithaus. Mais le danger attire ; le lendemain j'étais revenu. La seule force que j'eusse encore, c'était un sont de le leusse encore, c'était un sont le suit de le leusse encore, c'était un le suit de le leusse encore, c'était un le leus de leus encore, c'était un le leus encore le leus en le de leus encore le leus en le leus en le leus en leus encore le leus en le leus en le leus en leus en le leus en le leus en le

y eut dans les environs une fête de village. Augusta désira savoir ce que c'était, et M. de B...consentit à la mener un instant voir sauter les villageois. Il me demanda quel chemin il devait prendre pour aller à pied à l'endroit où se donnait la fête. Je lui indiquai la route, il partit avec sa mère. C'était un dimanche, je me trouvais libre et j'aurais bien voutu leur montrer moimeme la route, mais je n'avais pas osé le leur proposer.

a fendroit ou se donnait la fête. Je lui indiqual la route, il partit avec sa mère.
C'etait un dimanche, je me trouvaislibre et j'aurais bien vondu leur montrer moimeme la route, mais je n'avais pas ose le leur proposer.

Je une promenais dans le jardin, triste, les suivant des yeux.
C'est ici que mon histoire devient singulière.

Les fenètre de la maison de M. de B... donnaient d'un côté sur le jardin, la mare, puis les champs; de l'autre côté sur la cour de la ferme. La journée avait été chaude, et Mile de B..., que je n'avais pas encore vue, s'etait assise près d'une de cefenètres qu'elle avait ouverte, sans dout pour prendre le frais.

Ce ful là que je la vis pour la première fois. J'avais bien aperçu de loin, à la progrende mais et le la fenètre se représentait à mon esprit. Mille de B... m'avait laissé comme le vague souvenir d'un songe dont les contours perdre le Mile Augusta, mais c'était tout. J'étais porte à croire cette jeune personne encore plus fière que sa constace, pusqu'elle ne dagmait meine pus se montrer. La duc de ls..., tragu't reprimandait sa nièce. Ini proposait loujours sa fiffie pour la preprint de la firm de la strait manue, qu'on cherrêd, toujours, qu'on vouura au muse agron demande, qu'on schee qu'ils ne sont pas et ne peuvent pas être.

Au lieu d'entrer à la ferme, le chien s'était lance dans un chemia de traverse. Par que nous avions vainement poursuivie et qui revenait du bois.

Tappris qu'elle était orpheline, et que de me taire. Je me jurai que personne ne dique d'allleurs. J'appris aussi qu'elle était qui avait ce qui se passait en moi et je restairer de son nom, de sa beauté et portait son cœur si haut qu'il serait bien difficille qui avait. et je me faisais de cette perfection une idée perfeure de nous ne souitait peur faisais de cette perfection une idée je me faisais de cette en tont an programme des convenances, et je me faisais de cette perfection une idée vague des plus maussades.

"Comment, c'est vous, monsieur! me dit-elle des qu'elle m'aperçut. Partez donc, mon père comptait que vous iriez avec lui; en ce moment sans doute on vous accuse d'indifférence, on est fache contre vous... Allez vite et ne craignez rien; je crois qu'on a plus envie de vous pardonner que de vous en vouloir.

Ces paroles me firent éprouver une elle joie que je crus à l'apparition du bonheur dans un on existence. Je répondis je ne sais quoi de banal, et je partis en courant. Ces mots: On a plus envie de vous pardonner que de vous en vouloir, revenaient a mon existence. Je répondis je ne sais quoi de banal, et je partis en courant. Ces mots: On a plus envie de vous pardonner que de vous en vouloir, revenaient a mon expirit et je les répétais malgré moi... Je les disais tout haut, en allant toujours de plus en plus vite.

Lenfin, je retrouvai M. de B... et sa nièce.

Je les conduisis, et, grâce à la confiance que n'evait donnée Mille de R. je restai.

Chez nous, tous les battages de grains ne se font pas à la vapeur. La paille n'est plus bonne pour tous les emplois quand on se sert de la machine, et nous sommes toujours obligés de faire un peu battre en grange.

Un jour que j'étais occupé à surveillerce travail, un accident vint révolutionner les habitants de la ferme. Un chien enrage, poursuivi par plusieurs paysans armés de fourches et de pies, arrivait en courant du village voisin. Mmo Toquin, qui l'apperçut de sa fenêtre, nous cria de fermer toutes les portes. C'était le premier soin nécessaire pour garantir le bétail.

Les plus résolus de nos hommes et moi nous partimes, armés chacun de l'objet qui l'etait irouvé le plus près de notre main.
Teut cela avait ête fat en moins d'une manute.

Au lieu d'entrer à la ferme, le chien